



Article scientifique

Article

2014

Accepted version

Open Access

This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

Rhétorique et sincérité: la lettre d'amour dans le Moyen âge latin

Tilliette, Jean-Yves

How to cite

TILLIETTE, Jean-Yves. Rhétorique et sincérité: la lettre d'amour dans le Moyen âge latin. In: Cahiers de la Villa Kérylos, 2014, vol. 25, p. 129–148.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:80643>

RHÉTORIQUE ET SINCÉRITÉ : LA LETTRE D'AMOUR DANS LE MOYEN ÂGE LATIN

« Apprends les arts libéraux ! », *Disce bonas artes*. Tel est le conseil adressé par Ovide à la « jeunesse romaine » dans son *Art d'aimer*. Le but de l'entreprise est moins de se donner les moyens de « défendre un accusé tremblant » (*trepidus tue[ri] reos*) que de convaincre l'objet de son propre désir à « rendre les armes » (*dare manus*). La jeune fille, *puella*, contre qui est dirigé cet assaut victorieux de l'éloquence est mise par la syntaxe de la phrase sur le même plan que l'assemblée du peuple, le juge et le sénat, les destinataires traditionnels du discours composé selon les lois de la rhétorique¹. Dans ce détournement à des fins privées, voire intimes, de ce qui constitue la science civique par excellence et « la filière reine de l'enseignement »², il faut voir le goût d'Ovide pour la provocation, qui lui coûtera d'ailleurs assez cher. Son propos est ici en parfaite harmonie avec celui de l'ouvrage pris dans son ensemble, et qui consiste à associer dans un esprit foncièrement ironique les formes d'un genre didactique, celui de l'*ars*, le manuel ou traité technique, à un contenu par nature rebelle à tout effort de rationalisation et donc à toute démarche pédagogique, le désir amoureux. Paul Veyne a soutenu, avec un peu d'excès sans doute, que, s'il est un objet que les Romains de la bonne société du I^{er} siècle avant Jésus-Christ n'étaient pas prêts à prendre au sérieux, c'est bien la passion érotique³. L'idée de mettre à son service le plus honorable des savoirs, celui qui fonde l'identité du sujet politique, les lois organisant la maîtrise de la parole persuasive, induit sans aucun doute un effet de décalage, voire d'incongruité, plus perceptible aux yeux des contemporains qu'il ne peut l'être aux nôtres.

Les lecteurs médiévaux d'Ovide semblent quant à eux, à de rares exceptions près, être restés plutôt insensibles à l'ironie de son propos. Dans une culture nourrie des élans de l'épithalame biblique et des tourments de la *fin'amors*, l'amour entre un homme et une femme est une chose grave et profonde. Aussi cette culture prend-elle au sérieux la prétention d'Ovide à se faire *praeceptor amoris*⁴. Les nombreuses adaptations et transpositions de l'*Art d'aimer* rédigées en latin,

¹ *Disce bonas artes, moneo, Romana iuventus, / Non tam trepidos ut tueare reos ; / quam populus iudexque grauis lectusque senatus, / Tam dabit eloquio uicta puella manus* (Ov., *ars* 1, 457-460).

² L. Pernot, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, 2000, p. 192-207. Cf. H.-I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, 1948, p. 380-384.

³ P. Veyne, *L'Élégie érotique romaine. L'amour, la poésie et l'Occident*, Paris, 1983, p. 166-184. Monsieur Henri Lavagne me fait observer avec juste raison que l'élégie d'époque augustéenne, que Veyne réduit avec une verve délicieusement provocatrice à un jeu de faux-semblants pour *happy few*, ne dit sans doute pas toute la vérité du sentiment amoureux dans le monde romain, décrit avec tant de finesse par Pierre Grimal (*L'Amour à Rome*, Paris, 1963). On lui en donne volontiers acte, considérant au demeurant que cela ne contredit pas cette vérité d'évidence selon quoi l'intention qui a présidé à la composition de l'*Art d'aimer* est humoristique, voire insidieusement politique.

⁴ Ov., *ars* 1, 17.

puis en langue vulgaire, entre la fin du XII^e siècle et le début du XIV^e⁵ y voient vraiment un code de conduite, mis au service de l'expression du sentiment. Si, comme il est probable, le propos du poète romain vise la mise en cause du moralisme augustéen, ses disciples médiévaux y lisent plus naïvement l'exposé des règles qui conduisent à la réalisation du désir, chaste ou moins chaste (plutôt moins que plus, sans doute) – en somme les éléments d'un discours amoureux, y compris au sens oratoire du terme. Ce qui n'est pas absolument déraisonnable : si nous rassemblons nos souvenirs littéraires, que l'amour y déclare-t-il à autrui, si ce n'est le désir qu'il lui inspire ou au contraire le dégoût de son insistance importune, *petitio aut recusatio* – et on est là dans le champ de l'éloquence judiciaire –, à moins que ce ne soit l'éloge tressé à la gloire de l'aimé ou le blâme infligé au galant téméraire, *laus aut vituperatio* – et voilà le genre démonstratif des rhéteurs⁶ ?

Lorsqu'il écrit l'*Art d'aimer*, Ovide avait déjà mis ses propres conseils en pratique dans le cadre d'un genre dont il se prétend sans doute à juste titre l'inventeur, celui de la lettre d'amour en vers, ou héroïde. Dans le recueil qui porte le titre d'*Epistulae Heroidum*, le poète, comme on sait, prête sa plume, dans l'indifférence complète à toute vraisemblance factuelle, historique ou mythographique, aux héroïnes de la légende, Pénélope, Ariane, Didon, Médée, qui écrivent à l'amant lointain, infidèle ou cruel en vue de le convaincre de revenir auprès d'elles et de répondre à leur sentiment⁷. La critique s'est parfois montrée embarrassée par le caractère artificiel de ces exercices de style. Ovide n'a pas été pour rien l'élève des rhéteurs Fuscus et Latro, et il n'est pas difficile de montrer que les *Héroïdes* adoptent volontiers, jusqu'au point où l'autorise la poésie, le mouvement et le ton des deux formes de déclamations en honneur à l'école de ces maîtres et de leurs confrères, la *suasoria* et la *controversia*⁸. Je constate avec un certain amusement que ceux des lecteurs modernes de ces lettres qui éprouvent pour elles le plus de sympathie se sont ingénies à les rapprocher d'autres genres,

⁵ R. Beyers, « De l'*Art d'aimer* à l'art d'aimer courtoisement : le *Facetus moribus et vita* », dans *Les translations d'Ovide au Moyen Âge*, éd. A. Faems, V. Minet-Mahy et C. Van Coolput-Storms, Louvain-la-Neuve, 2011, p. 17-37 ; B. Roy, *L'Art d'amours. Traduction et commentaire de l'« Ars amatoria » d'Ovide*, Leyde, 1974 ; A.M. Finoli, *Artes amandi, da Maître Elie ad Andrea Cappellano*, Milano – Varese, 1969 ; J.-Y. Tilliette, « Adapter, transposer, exposer. Aspects de la réception de la poésie ovidienne », dans *La Moisson des lettres. L'invention littéraire autour de 1300*, éd. H. Bellon-Méguelle et alii, Turnhout, 2011, p. 165-179 [166-71].

⁶ Cic., *Inv.* 1, 8.

⁷ D'une bibliographie qui n'est d'ailleurs pas gigantesque, on retiendra H. Dörrie, *Der heroische Brief. Bestandsaufnahme, Geschichte, Kritik einer humanistisch-barocken Literaturgattung*, Berlin, 1968 ; H. Jacobson, *Ovid's Heroides*, Princeton, 1974 ; A. Sabot, « Les 'Héroïdes' d'Ovide : Préciosité, Rhétorique et Poésie » dans ANRW II. 31.4, 1981, p. 1551-1636 ; J.-C. Jolivet, *Allusion et fiction épistolaires dans les Héroïdes. Recherches sur l'intertextualité ovidienne*, Rome, 2001 ; A. Videau, « Sur la représentation des passions », dans *Amor scribendi : Lectures des Héroïdes d'Ovide*, éd. H. Casanova-Robin, Grenoble, 2007, p. 154-194.

⁸ L'éditeur des *Héroïdes* pour la Collection des Universités de France, Henri Bornecque, un spécialiste de la déclamation, a solidement établi cette thèse, que reprend à son compte Sabot (*loc. cit.*, p. 1590-1624) ; un point de vue peut-être à nuancer d'après Jacobson (*op. cit.*, p. 322-330), qui estime non sans raison que les schémas rhétoriques ne peuvent pas être transposés tels quels à l'énoncé poétique. Reste qu'Ovide lui-même, dans une lettre au célèbre rhéteur Cassius Salanus, écrit : *studio confinia carmina uestro* (*Pont.* 2, 5, 71). Sur la pratique scolaire de la *suasoria* et de la *controversia* au I^{er} siècle, voir Pernot, *op. cit.*, p. 200-205.

l'épique, l'épopée, la tragédie, et à en minimiser la dimension rhétorique et scolaire⁹ – comme si celle-ci était irrémédiablement synonyme de faute contre le goût (la mécanique argumentative serait incompatible avec l'expression des passions), contre la morale (organiser et orner ses pensées reviendrait à les adultérer, à mentir) et – pis encore ! – contre le sentiment (le manque de spontanéité du propos trahirait son insincérité). C'est manquer à percevoir ce qui fait l'un des charmes des *Héroïdes*, à savoir la dimension ludique d'une démarche qui tend à adapter un cadre discursif à des situations, des personnages et des émotions auxquels il n'est pas du tout approprié¹⁰.

Les hommes du moyen âge n'ont pas nos préventions post-romantiques contre la rhétorique. Ils en font en revanche un usage fort différent de celui des anciens, puisqu'elle est d'abord pour eux une science de l'art d'écrire. Pour des raisons historiques et idéologiques qu'il n'est pas utile de détailler ici, les premières contributions originales des maîtres médiévaux à la théorie et à la pratique de la rhétorique, dans le dernier quart du XI^e siècle, s'appliquent à l'épistolographie¹¹ – à telle enseigne que le verbe *dictare* qui renvoie à l'art d'écrire en général, ainsi que le substantif *dictamen* qui en dérive, en viennent vite à référer par synecdoque aux seules techniques de composition des lettres¹². Les *artes dicatminis*, qui fleurissent au fil des XII^e et XIII^e siècles, concernent pour l'essentiel les correspondances politiques ou administratives, dans une moindre mesure les lettres familières à des parents ou à des amis. La lettre d'amour est largement absente de ce paysage didactique – non, sans doute, qu'elle n'ait pas existé, mais les seules lettres médiévales dont on ait jugé bon d'assurer la diffusion et dont la trace se soit de ce fait conservée sont, comme l'a montré Giles Constable, des « lettres ouvertes » qui ne s'adressent pas seulement à leur destinataire explicite, mais au public d'une communauté, mettant ainsi ce que nous pourrions désigner de façon sans doute anachronique comme fiction littéraire au service d'un projet moral, esthétique ou politique¹³ : par exemple, la correspondance si belle et si profonde entre Abélard et Héloïse ne prend véritablement sens qu'à

⁹ Excellente mise au point à ce sujet par P. Galand-Hallyn, « Évidences perdues dans les *Héroïdes* d'Ovide », dans *Dire l'évidence (philosophie et rhétorique antiques)*, éd. C. Lévy et L. Pernot, Paris-Montréal, 1997, p. 207-227, spéc. les p. 207-209 et la bibliographie *ad loc.*

¹⁰ Cela dit sans préjuger de ce qui constitue leurs autres charmes, puissants, soit la peinture juste et délicate de la psychologie amoureuse féminine, qu'on leur reconnaît d'ordinaire (Jacobson), et, selon la thèse plus neuve de Jolivet, la subtilité toute alexandrine avec laquelle est discrètement mise en œuvre au profit d'un public de connaisseurs une formidable érudition mythologique.

¹¹ M. Camargo, *Ars dictaminis. Ars dictandi*, Turnhout, 1991 (Typologie des Sources du Moyen Âge Occidental 60); I.S. Robinson, « *Colores rhetorici* in the Investiture Contest », *Traditio* 32, 1976, p. 209-238 ; C.M. Radding – F. Newton, *Theology, Rhetoric and Politics in the Eucharistic Controversy, 1078-1079. Alberic of Monte Cassino Against Berengar of Tours*, New York, 2003, p. 53-56; A.-M. Turcan-Verkerk, « L'art épistolaire au XII^e siècle : naissance et développement de l'*ars dictaminis* (1080-1180) », *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études, Section des sciences historiques et philologiques* 140, 2009, p. 155-158 ; R. Witt, *The Two Latin Cultures and the Foundation of Renaissance Humanism in Medieval Italy*, Cambridge, 2012, p. 252-259.

¹² A. Ernout, « Dictare, 'dicter', allem. Dichten », *Revue des Études latines* 29, 1951, p. 155-161 ; Camargo, *op. cit.*, p. 17-18.

¹³ G. Constable, *Letters and Letter-collections*, Turnhout, 1976 (Typologie des Sources du Moyen Âge Occidental 17), p. 11-25.

partir du moment où l'on considère qu'elle est intégrée par le manuscrit le plus autorisé à un vaste ensemble textuel relatif à la vie religieuse féminine et qu'elle fait système avec lui¹⁴. D'une documentation qui n'est pas si abondante, en tous cas dans l'état actuel de notre information¹⁵, je vais donc extraire le témoignage d'un théoricien et celui d'un praticien de la lettre d'amour.

Il faut attendre la dernière décennie du XII^e siècle pour qu'un maître de l'université de Bologne – l'un des deux principaux centres, avec Orléans, de l'enseignement du *dictamen* – codifie les lois de la lettre d'amour : il s'agit du fantasque et brillant Boncompagno da Signa, l'un des précurseurs de la culture notariale vivifiée par l'organisation politique des cités-états de l'Italie pré-humaniste ; l'ouvrage de jeunesse auquel je fais référence porte, comme la plupart des écrits de Boncompagno, un titre imagé, celui de *Rota Veneris*, « La roue de Vénus »¹⁶, où il faut voir sans doute le pendant, dans le registre privé, de la roue de Fortune qui organise selon les moralistes de l'époque le fonctionnement social. Glosant ce titre, l'auteur déclare que « les êtres humains de tout sexe et de toute condition, unis les uns aux autres par les liens de l'amour, paraissent entraînés par le mouvement circulaire d'une roue »¹⁷ (*orbiculariter volvuntur*) – un peu comme, *mutatis mutandis*, dans le drame d'Arthur Schnitzler et le film charmant et cynique qu'en a tiré Max Ophuls.

Moyennant quoi, Boncompagno applique à la requête amoureuse épistolaire le formalisme spécialement rigide du *dictamen* bolonais, un peu comme avait fait Ovide en donnant aux *Héroïdes* la forme de la suasoire. Il consiste notamment à adapter de façon un peu forcée à la structure de la lettre les parties du discours judiciaire telles que les énumère le *De inventione* de Cicéron, *exordium*, *narratio*, *partitio* (... qui devient *petitio*), *confirmatio* et *reprehensio* souvent confondues, *conclusio* enfin¹⁸. Aucune de ces parties ne requiert une attention plus soignée de la part des auteurs d'*ars dictaminis* que l'exorde, qui se monnaie en *salutatio* et en *captatio benevolentiae*. La rédaction de la *salutatio*, qui se compose de trois éléments canoniques, le datif du destinataire, le nominatif du

¹⁴ J. Dalarun, « Nouveaux aperçus sur Abélard, Héloïse et le Paraclet », *Francia* 32 /1, 2005, p. 19-66; J.-Y. Tilliette, « Introduction » à *Lettres d'Abélard et Héloïse*. Texte établi et annoté par Éric Hicks et Thérèse Moreau, Paris, 2007, p. 9-37.

¹⁵ La tradition des manuels médiévaux d'épistolographie est encore si peu étudiée que rien n'interdit d'espérer de futures découvertes, sur le modèle de celle du corpus de lettres d'amour illustrant les *Modi dictaminum*, datés de 1159, d'un certain *Magister Guido*, sans doute bolonais, naguère brièvement signalé par Monica Klaes (F. J. Worstbrock – M. Klaes – J. Lütten, *Repertorium des Artes dictandi des Mittelalters. Teil I : Von den Anfängen bis um 1200*, München, 1992, p. 69-70), et récemment exploité par Elisabetta Bartoli et Francesco Stella.

¹⁶ Boncompagno da Signa, *Rota Veneris*, éd. P. Garbini, Roma, 1996. De cet ouvrage, on trouvera un excellent commentaire dans E. Ruhe, *De amasio ad amasiam. Zur Gattungsgeschichte des mittelalterlichen Liebesbriefes*, München, 1975, p. 127-150, et une traduction française dans É. Wolff, *La lettre d'amour au Moyen Âge*, Paris, 1996, p. 32-64.

¹⁷ *Hoc opusculum « Rotam Veneris » volui nominare, quia cuiuscumque sexus vel condicionis homines amoris ad invicem vinculo colligantur, tamquam rota orbiculariter volvuntur* (éd. cit., p. 30).

¹⁸ J.J. Murphy, *Rhetoric in the Middle Ages. A History of Rhetorical Theory from Saint Augustine to the Renaissance*, Berkeley – Los Angeles – London, 1974, p. 224-225.

destinateur et un souhait exprimé par un complément à l'accusatif, un infinitif ou une complétive¹⁹, est proprement cruciale dans une société aussi hiérarchisée que celle du moyen âge : elle varie à l'infini selon la position respective, le rang et la fonction des deux allocutaires, et vise d'entrée de jeu à définir la relation qu'ils entretiennent avec une précision millimétrique. Aussi bien certains traités de *dictamen* se résument-ils pour l'essentiel à un catalogue de formules de salutation, énoncées selon les règles d'une combinatoire à la fois profuse et rigoureuse²⁰.

Boncompagno rencontre là une première difficulté, dans la mesure où le salut d'amour exige une certaine discrétion. L'expéditeur doit donc trouver le moyen de révéler sa condition tout en la celant : les clercs, qui ont la réputation d'être de tempérament vigoureux, sauront par des signaux adéquats laisser deviner leur appartenance sociale²¹. Plus conforme à la pratique ordinaire est l'importance accordée à la *captatio benevolentiae* : « Étant donné que toutes les femmes ou presque, même celles qui sont laides, désirent de voir louer leur beauté, c'est de là qu'il te faut capter leur bienveillance, tant dans la salutation que dans toutes les parties de la lettre. Ne lésine donc pas sur les superlatifs élogieux. La nature féminine est plus prompte à se laisser fléchir et à concevoir de l'inclination par l'effet de ce genre de louange »²². Dans le sens inverse, l'homme sera sensible au rappel de sa condition chevaleresque ; il est de moins bon ton de mettre en avant son état de marchand²³.

Car – et l'on retrouve ici la question mise entre parenthèses au chapitre de la *salutatio* – la lettre d'amour même ne fait pas bon marché du respect des hiérarchies sociales. Notre pédagogue le précise dans le développement qu'il consacre à la *narratio* : « J'ai choisi de présenter en termes généraux quelques types de narration. Mais il faut distinguer les temps de l'amour et les types d'amants. Certains en effet commencent à aimer des femmes avec qui ils ne se sont pas encore entretenus ; certains les requièrent d'amour après un entretien et une fréquentation succincte ; certains aspirent à aimer celles qu'ils n'ont jamais vues (faudrait-il voir là une allusion à « l'amour de

¹⁹ C.D. Lanham, *Salutatio Formulas in Latin Letters to 1200: Syntax, Style and Theory*, München, 1975.

²⁰ Voir par exemple les *Rationes dictandi* d'Hugues de Bologne, datables des années 1120-1125 (éd. L. Rockinger, *Briefsteller und Formelbücher des 11. bis 14. Jahrhunderts*, München, 1863, p. 49-94 [61-68]). Cf. Murphy, *op. cit.*, p. 217-218.

²¹ *Clerici autem, qui frequenter super nature incudem feriunt cum malleo repercussorio nec valent motus renum de facili refrenare, ponant in salutationibus aliqua occulta signa, que propria nomina sub ymagine representent (Rota Veneris, éd. cit., p. 36)*. Sous les formules passe-partout dont Boncompagno donne un grand nombre d'exemples (éd. cit., p. 30-34) doit donc se dissimuler ce que les troubadours appellent un *senhal*...

²² *Et nota quod fere omnes mulieres appetunt semper de pulchritudine commendari, etiam si fuerint deformes, unde tam in salutationibus quam in cunctis epistulae partibus te oportet **benivolentiam** a pulchritudine **captare**. Utaris igitur superlativis et insistas commendationi, quia muliebris condicio huiusmodi laudibus cicius inflectitur et inclinatur (ibid., p. 34)*.

²³ *Set videtur michi, quod omnia officia preter miliciam sunt in salutationibus tacenda, quia hoc ineptum videretur ut alicuius... negotiatoris officium a muliere aliqua diceretur (ibid., p. 36)*.

loin » des troubadours ?). Il y a donc trois moments, où tout cela se passe. Quant aux types d'amoureux, ils sont deux, le laïc et le clerc. Parmi les laïcs, le noble et le roturier. Parmi les nobles, une chose est le roi, une autre le duc, d'autres encore le prince, le marquis, le comte, le seigneur, le vassal. Parmi les roturiers, une chose le citadin, une autre le bourgeois, d'autres encore le marchand, le paysan, l'homme libre, le serf »²⁴ et ainsi de suite... je passe sur le cas plus scabreux du clerc. On comprend qu'il s'agit de croiser l'un ou l'autre des trois *tempora amandi* et chacun des items qui composent cette taxinomie pour y faire correspondre à chaque fois un type de rédaction spécifique, selon les lois subtiles d'une grammaire sociale que met également en application, vers la même époque, le traité *De amore* d'André le Chapelain, où certains ont voulu voir la bible de l'amour courtois²⁵.

À partir de là, le *dictator* va représenter, au moyen de lettres-modèles illustrant plus ou moins fidèlement ces préceptes, diverses scènes de la vie amoureuse, un peu comme fait Ovide dans les *Amours*, et assortir cet enseignement de conseils stylistiques, notamment sur le choix de métaphores et de sentences pertinentes. Faut-il prendre au sérieux Boncompagno da Signa ? J'avoue nourrir des doutes à cet égard. En effet, les situations qu'il met en scène sont assez improbables pour que l'on puisse imaginer qu'il s'en amuse – ainsi cet échange plein de vivacité où l'on voit une jeune nonne céder sans trop de résistance à l'*argumentum necessarium et irrefragabile* de son correspondant : ce que désigne cette formule déjà scolastique, c'est en fait un propos qui associe marivaudage précieux (la jeune femme se rendrait coupable d'avarice en refusant de partager l'éclat lumineux d'une peau entrevue sous la noirceur du voile) et paradoxe à la limite du sacrilège (l'amant éprouve moins de scrupule à tromper l'Époux divin, responsable de la mort des humains et des calamités naturelles, qu'un simple mortel inoffensif)²⁶. Amoureux de la rhétorique avant tout, notre « précepteur

²⁴ *Duxi quedam narrandi genera ponere generaliter in exemplum (...). Set distinguenda sunt amandi tempora et amantium genera. Quidam enim amare incipiunt aliquas nec tamen cum eis colloquium habuerunt ; quidam autem post colloquium et parvam familiaritatem amorem quarundam requirunt ; quidam enim illas amare appetunt quas numquam viderunt. Tria igitur sunt tempora, in quibus hec omnia fiunt. Amantium vero genera sunt duo : laicus videlicet et clericus. Item laicorum alius miles, alius pedes. Item militum alius rex, alius dux, alius princeps, alius marchio, alius comes, alius procer, alius vavassor. Item peditum alius civis, alius burgensis, alius negociator, alius rusticus, alius liber, alius servus (ibid., p. 38).*

²⁵ *Andreae Capellani regii Francorum De Amore libri tres*, éd. E. Trojel, Copenhague, 1892. L'interprétation de ce traité, dont il n'est guère aisé de savoir s'il est sincère ou parodique, donne lieu à discussion. Ce que l'on se bornera à rappeler ici, c'est que son chapitre le plus développé met en scène les requêtes d'amour tour à tour adressées par un homme du peuple, *plebeius*, à une femme de sa classe, à une noble, et à une grande dame, *nobilior*, puis celles que le noble et enfin le grand seigneur, *nobilior*, prononcent à l'intention des mêmes destinataires – soit au total neuf « variations » sur le même discours différemment modulées selon le statut social des deux interlocuteurs.

²⁶ *... De avaritia merito reprehendi poteritis, si michi vestr[i] denegaveritis particulam. Et licet velum sit nigrum, sub eodem tamen membra lacte candidiora intueor... Super eo vero, quod me dicitis persuasione diabolica esse vinculatum, ex quo Altissimi sponsam exquirere non pavesco, respondeo taliter quod multo fortius illius violarem thorum, qui meos parentes et consanguineos interfecit, qui dat pluvias, grandines et tempestates, quam alicuius viri terreni, qui paucos vel nullos offendere potest (éd. cit., p. 70-72).* Apparemment, comme le

d'amour » vise d'abord à magnifier la puissance efficace du langage, comme lorsqu'il déclare qu'il suffirait de changer le genre des adjectifs et des pronoms pour qu'une lettre adressée à une fille par un garçon puisse obtenir le même effet si l'on intervertit les rôles²⁷.

La question de l'identité sexuelle réelle des deux correspondants est au cœur d'un débat assez vif qui agite depuis une quinzaine d'années le petit monde de la philologie médiolatine. Il tourne autour de l'attribution ou non à Abélard et Héloïse de la plus importante collection de lettres d'amour que nous ait léguée le moyen âge latin. Ce corpus, compilé, peut-être aux environs de 1470, sous le titre *Ex epistolis duorum amantium*, « Extraits des lettres de deux amants », par le moine humaniste Jean de Voivre, est un ensemble de 113 fragments plus ou moins longs tirés d'une correspondance passionnée entre un homme et une femme que le copiste désigne des initiales V comme *vir* et M comme *mulier*²⁸. Quelques références et certains traits stylistiques autorisent à assigner avec vraisemblance au XII^e siècle cet échange. Mais Jean de Voivre a soigneusement gommé de l'énoncé tout élément qui permettrait de le situer avec précision, si même de tels éléments ont figuré dans sa version originale ; car on peut aussi bien imaginer qu'il s'agit d'une collection de lettres-modèles fictives comme celles que Boncompagno intègre à son traité. Cette imprécision même, et la part qu'elle laisse à la conjecture, a conduit quelques historiens à considérer que l'on est en présence ici du reliquat de la correspondance qu'auraient échangée Abélard et Héloïse pendant les années de leur grand amour, entre 1115 et 1117. Je ne tiens pas quant à moi à entrer dans un débat qui m'apparaît comme stérile, tant les arguments philologiques et historiques des partisans de l'authenticité abélardo-héloïsiennne du corpus sont tout aussi ou tout aussi peu convaincants que ceux de ses adversaires. Dans l'état actuel de notre information, il faut avoir l'humilité d'admettre que la question est indécidable²⁹ et ne s'en tenir, comme saint Thomas, qu'à l'évidence de ce que l'on voit et touche, c'est-à-dire les textes.

remarque aussi Ruhe (*op. cit.*, p. 147), Boncompagno est sensible au charme des religieuses : au chapitre, très ovidien, des « signes secrets » par quoi les amoureux laissent entendre leurs sentiments à qui de droit, il met en scène, dans une atmosphère déjà boccaccienne, une *formosa monialis* qui, voyant passer son galant, ouvre incontinent son livre de prières et se met à psalmodier *sol fa mi re sol fa mi re sola sum sola sum...* (*éd. cit.*, p. 82).

²⁷ *Ex his autem salutationibus poteris trahere omnes modos salutandi amicos pro amicis et amicos pro amasiis, si volvere sciveris et mutare mutanda. Nec est aliud necessarium, in mutatione, nisi mutes adiectiva per sexus et, ubi posuisti femininum genus pro mulieribus, ponas masculinum pro viris* (*ibid.*, p. 34-36).

²⁸ *Epistolae duorum amantium. Briefe Abaelards und Heloises ?*, éd. E. Könsgen, Leiden – Köln, 1974.

²⁹ La solidité incontestable des arguments *pro* et *contra*, qui se neutralisent mutuellement, nous ramène à cette évidence qui s'impose à tout scientifique, à savoir que la vérité est construction discursive et non reflet de la réalité (cf. J.-C. Gardin *et alii*, *La logique du plausible. Essais d'épistémologie pratique*, Paris, 1981). Pour ne pas abuser de l'espace offert par les bas de page, je propose sous forme d'annexe à cet article quelques considérations relatives à la *quaestio disputata* de l'authenticité du corpus.

Et à cet égard, il est clair que ce qu'a recherché Jean de Voivre dans ce dialogue amoureux, ce ne sont pas des traces biographiques incertaines et floues, c'est la perfection de l'expression. Ainsi, dans son effort de sélection, n'a-t-il retenu de 20% environ des lettres en prose que la formule de *salutatio*, souvent très inventive³⁰, dont on a rappelé tout à l'heure l'importance décisive que lui conféraient les maîtres du *dictamen*. Mais prenons, pour mesurer l'articulation du langage et du sentiment, l'exemple d'une lettre un peu mieux conservée, celle qui porte dans l'édition moderne le numéro 84 et que le jeu des genres grammaticaux permet d'attribuer à la femme. En voici le texte intégral, d'après la copie de Jean de Voivre :

M(ulier) Amans amanti gaudium cum salute optanti illud dico salutare quod non finiatur, et gaudium quod a te non tollatur (cf. Lc 10, 42) per evum.

Post mutuam nostre visionis allocutionisque noticiam tu solus michi placebas supra omnem dei creaturam teque solum dilexi, diligendo quesivi, querendo inveni, inveniendo amavi, amando optavi, optando omnibus in corde meo preposui, teque solum elegi ex milibus (Ct 5,10), ut facerem tecum pignus, quo pignore peracto dulcedinisque tue melle gustato sperabam me curis finem ponere futuris.... Nemorum umbrosa diligunt volucres, in aquarum rivulis latent pisces, cervi ascendunt montana (cf. Ps. 103, 18), ego te diligo mente stabili et integra. Hactenus mecum mansisti, mecum viriliter bonum certamen certasti (II Tim 4, 7), sed nondum bravium accepisti (I Cor 9, 24)..... Si fides illius titubat vinculumque eius dilectionis non firmiter se continet, in quem omnem spem meam fiduciamque positam habui et habeo, cui postea credere possim, prorsus ignoro. Velis nolis semper meus es et eris, numquam erga te meum mutatur votum neque a te animum abstrahe totum. In te quod quesivi habeo, quod optavi teneo, quod amavi amplexata sum, tui solius conveniunt mores, te nisi mors michi adimet nemo, quia pro te mori non differo.

Vale et in continuis horis memento nostre dilectionis. Prologum tuum que composuisti michi, cum gratiarum actione, cum amoris servitute recompensabo tibi. « Cor tibi letetur ; desit quod triste vocetur »³¹.

³⁰ Voir le tableau dressé par Könsen, *éd. cit.*, p. 71-72.

³¹ *Ex epistolis duorum amantium*, n° 84, *éd. cit.*, p. 47-49. En voici une traduction moins élégante mais plus littérale que celle de Sylvain Piron (*Lettres des deux amants attribuées à Héloïse et Abélard*, Paris, 2005, p. 98-100) : « La F(emme) : L'amante à son amant qui souhaite joie et salut annonce une salutation destinée à ne pas finir et une joie destinée à ne jamais lui être enlevée. Après que nous eûmes fait connaissance l'un de l'autre par la vue et par la parole, toi seul me plaisais plus que toute créature de Dieu, et je t'ai chéri toi seul ; te chérissant je t'ai recherché, te recherchant je t'ai trouvé, te trouvant je t'ai aimé, t'aimant je t'ai désiré, te désirant je t'ai en mon cœur préféré à tous et t'ai choisi toi seul parmi des milliers afin d'échanger une promesse avec toi ; une fois cette promesse scellée et une fois savouré le miel de ta douceur, j'espérais avoir mis un terme aux soucis futurs (...). Les oiseaux chérissent l'ombrage des forêts, les poissons se cachent dans le cours des ondes, les cerfs escaladent les monts, moi je te chéris d'un cœur ferme et entier. Jusqu'à présent tu es demeuré avec moi, avec moi tu as virilement combattu le bon combat, mais n'en as point encore remporté le prix (...). Si vacille la loyauté de celui en qui j'ai placé et place toute ma confiance et mon espoir, et que le lien de son affection ne se maintient pas solidement, j'ignore absolument à qui je pourrais désormais

Examinons-en successivement les éléments constitutifs :

- 1- La formule de salutation, tout d'abord : à son amant qui aspire à la joie et au salut, l'amante offre, en chiasme, d'abord le salut, jouant sur l'ambiguïté du terme (salutation et salvation), puis la joie éternelle en des termes qui renvoient l'écho assourdi de la phraséologie biblique³², à quoi appartient aussi l'adjectif neutre substantivé *salutare*³³. Ainsi, leur amour semble s'inscrire d'entrée de jeu dans le registre intemporel et immuable de l'idéal et du sacré.
- 2- Vient ensuite la *narratio* qui, constituant le cœur de la lettre, récapitule en quelques mots l'histoire de leur relation. Cette histoire s'incarne de façon particulièrement adéquate dans la figure de *gradatio*, à laquelle l'auteur à Herennius reconnaît « un certain charme »³⁴ : ... *te solum dilexi, diligendo quesivi, querendo inveni, inveniando amavi, amando optavi...* L'épistolière ne manque pas ensuite d'avoir recours à deux ingrédients indispensables selon Boncompagno à la lettre d'amour, la métaphore et la sentence. Si l'image de la douceur du miel est bien convenue, l'évocation juxtaposée, en asyndète, du bonheur naturel des êtres vivants, que la rédactrice met en équivalence avec le sien propre, est plutôt bienvenue : « Les oiseaux chérissent l'ombrage des forêts, les poissons se cachent dans le cours des ondes, les cerfs escaladent les monts (c'est un souvenir du psaume 103, éloge de la beauté de la création), moi je te chéris d'un cœur ferme et entier», cela en somme m'est aussi naturel qu'au poisson de vivre dans l'eau. Vient alors le télescopage de deux citations pauliniennes, « tu as combattu le bon combat » (II Tim) mais tu n'as pas encore « reçu le prix » (I Cor). On admirera ici le sens de l'équivoque de la jeune femme : si les mots paraissent de nouveau renvoyer au registre du sacré, l'adverbe *viriliter*, qui les modifie et qui est le seul terme de toute la lettre, à part les marqueurs grammaticaux, qui impose de l'attribuer à une femme, invite à interpréter ce combat, celui de la *militia amoris*, et le trophée, le *bravium*, qui le

engager ma foi. Bon gré mal gré tu es et seras à jamais mien, jamais mon désir pour toi ne subit de changement et mon cœur tout entier de toi jamais ne se détache. En toi j'obtiens ce que j'ai cherché, je conserve ce que j'ai désiré, j'ai embrassé ce que j'ai aimé, tu es le seul dont les mœurs me conviennent ; personne que la mort ne m'enlèvera à toi, car pour toi je n'hésite pas à mourir. Porte-toi bien et à tout moment souviens-toi de mon affection. Le prologue que tu as composé pour moi, je t'en récompenserai par un acte de gratitude et par le service d'amour. Puisse ton cœur se réjouir. Au loin ce qui porte le nom de tristesse ! »

³² Comme ne l'ont remarqué ni l'éditeur ni les commentateurs, l'expression *quod a te non tollatur per evum* fait clairement écho à la formule (*meliolem partem*) *quae non auferetur ab ea*, qui conclut dans l'évangile de Luc l'épisode de Marthe et Marie.

³³ Un terme « typiquement chrétien », selon la spécialiste qu'est Christine Mohrmann (*Études sur le latin des chrétiens*, t. 1 [Roma, 1958], p. 23-24, t. 3 [Roma 1965], p. 210, t. 4 [Roma, 1977], p. 204-205 et *passim*).

³⁴ *Habet in se quendam leporem superioris cuiusque crebra repetitio uerbi, quae propria est huius exornationis* (*Rhet. Her.* 4, 35).

couronne, dans un sens ovidien³⁵. Pour ne pas abuser de la patience du lecteur par des remarques de détail, je passe sur les polyptotes *habui* et *habeo, semper es et eris*, sur les homéotéleutes *votum / totum, habeo / teneo*, le tricolon *quod quesivi habeo, quod optavi teneo, quod amavi amplexata sum* (on notera au passage l'habile effet de *variatio*), la paronomase *moris / mors*, toutes figures de style très caractéristiques de la prose d'art épistolaire du XIII^e siècle³⁶.

- 3- Et puis, l'on finit par arriver à la *petitio*, qui est, comme toujours, le moment important de la lettre, et, comme souvent, une phrase brève et simple moins saturée de figures que celles qui l'entourent, et se glissant comme par inadvertance ou effraction entre ces formules si brillantes et vaines et la conclusion de la lettre : « Le prologue que tu as composé pour moi, je t'en récompenserai par un acte de gratitude (serait-ce le don du *bravium* ?) et par le service d'amour. » Qu'est-ce que c'est que ce prologue ? il y aurait là de quoi apporter de l'eau au moulin des tenants du caractère réel des lettres... si Abélard avait dédié le moindre prologue à Héloïse³⁷. Et tous cas, cette allusion précise, concrète, discordante par rapport à la tonalité très impersonnelle, quelque passionnée qu'elle soit, du reste de la lettre, et nous laisse à entendre que les deux amants appartiennent au milieu des intellectuels... ce dont on se doutait un peu. À moins qu'il ne s'agisse d'un « effet de réel » sorti tout armé de l'esprit du rhéteur qui a forgé la correspondance, voire d'un *private joke* dont le mot nous échappe.

Qu'ai-je voulu montrer en commentant brièvement cette lettre que l'on pourrait indifféremment (j'espère l'avoir suggéré au passage) rapporter à l'amour spirituel comme à l'amour charnel, considérer comme réelle ou comme fictive ? Ce que nous savons tous, au fond. À savoir que la qualité du sentiment est garantie par celle des mots dont on offre la beauté en cadeau à l'être aimé. La lettre d'amour n'a rien d'autre à dire que le fait qu'elle est lettre d'amour³⁸. C'est par là qu'elle persuade... ou pas. Dans les vers qui suivent immédiatement ceux que je lisais en commençant, Ovide met son élève en garde contre les excès de la rhétorique : « ... mais dissimule tes

³⁵ Quelques vers du *Carmen buranum* 138, *Veris laeta facies*, d'inspiration sans conteste folâtre, consonnent étrangement avec notre lettre : « ... **certatim** pro **bravio** / curramus <in am>ore ! / Litteratos convocat / decus virginalis / ... Venus se communicat, / numen generale » (c. 138, 2, 7-8 – 3, 7-8 in : *Carmina Burana*, 1/2 : *Die Liebeslieder*, éd. O. Schumann, Heidelberg, 1941, p. 232).

³⁶ B. Grévin, *Rhétorique du pouvoir médiéval. Les lettres de Pierre de la Vigne et la formation du langage politique européen (XIII^e-XV^e siècle)*, Rome, 2008 (BEFAR 339), p. 180-200 (en part. le tableau récapitulatif des p. 196-197).

³⁷ Voir ces remarques de deux partisans fervents de l'attribution à Abélard et Héloïse des *Epistulae duorum amantium* : « There is no clue as to what kind of treatise this prologue introduced » (C. Mews, *The Lost Love Letters of Heloise and Abelard. Perceptions of Dialogue in Twelfth-Century France*, New York, 1999, p. 74); « Ce prologue... pourrait être par exemple une lettre de dédicace à Héloïse du commentaire sur Ézéchiel rédigé par Abélard dans ces années et qui n'a pas été retrouvé » (Piron, *op. cit.*, p. 99).

³⁸ Voir le beau dossier de lettres réelles et fictives rassemblé par les éditeurs de la livraison consacrée aux « Lettres d'amour » de la revue littéraire *Silex* (n° 21, 1^{er} trimestre 1982).

moyens et n'exhibe pas ta faconde... peut-on, à moins d'avoir perdu l'esprit, adresser une déclamation à sa tendre amie ? »³⁹ Or, que font les malheureuses protagonistes des *Héroïdes* si ce n'est déclamer ? Le résultat est immanquable : aucune, si ce n'est Pénélope, ne verra revenir à elle l'ami de son cœur⁴⁰.

En conclura-t-on que la lettre d'amour n'a rien à demander à la rhétorique ? s'exclamera-t-on avec Jean-Jacques Rousseau, dans la *Préface de Julie ou la Nouvelle Héloïse* : « Croyez-vous que les gens vraiment passionnés aient ces manières de parler vives, fortes, colorées, que vous admirez tant dans vos drames et dans vos romans ? Non, la passion, pleine d'elle-même, s'exprime avec plus d'abondance que de force ; elle ne songe même pas à persuader ; elle ne soupçonne pas qu'on puisse douter d'elle »⁴¹ ? La force de l'évidence, en somme. Mais l'*evidentia*, n'est-ce pas le plus puissant de tous les effets de la rhétorique ?

Jean-Yves Tilliette

ANNEXE

Brèves remarques sur l'attribution des *Epistolae duorum amantium*

Dans un bel article consacré à la morale d'Héloïse et à sa philosophie de l'amour, Sylvain Piron me fait grief d'avoir évacué avec une légèreté coupable, dans une note un peu persifleuse de mon introduction à l'édition par Éric Hicks et Thérèse Moreau de la correspondance d'Abélard et Héloïse, la question de l'attribution à ces deux auteurs des *Epistolae duorum amantium*⁴². Je ne peux que lui donner raison : cette note insérée *in extremis* et un peu à contrecœur dans un contexte où elle n'était guère utile est par trop désinvolte, et donne l'impression que j'esquive un débat qu'en réalité je refuse. Face à une polémique où, au fil des échanges, les arguments tendent à se répéter plutôt qu'à s'approfondir, la seule position intellectuellement inattaquable me paraît être celle d'Anne-Marie Turcan-Verkerk qui, pesant avec soin et de façon dépassionnée les forces et les faiblesses de chacun de ces arguments, en conclut justement que, sauf à retrouver un texte complet des lettres, on ne peut parvenir à aucune certitude⁴³. Les hypothèses fondées sur les conditions de transmission du texte ne résistent pas à l'analyse codicologique du manuscrit de Troyes 1452. Les indices d'ordre stylistique (lexique, rythme, identification des sources) se voient opposer par les adversaires de l'attribution d'autres

³⁹ *Sed lateant uires nec sis in fronte disertus ; / ... Quis, nisi mentis inops, tenerae declamat amicae ?* (Ov., ars 1 461 et 463).

⁴⁰ De façon vraiment suggestive et convaincante, Perrine Galand-Hallyn met cet échec en rapport avec la crise qui affecte la rhétorique au moment où le nouveau régime politique, l'autocratie du principat, en modifie radicalement l'usage (« Évidences perdues... », *cit. supra* n. 9).

⁴¹ « Préface de Julie ou entretien sur les romans », dans Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, éd. R. Pomeau, Paris, 1988, p. 741.

⁴² S. Piron, « Heloise's literary self-fashioning and the *Epistolae duorum amantium* », dans *Strategies of Remembrance. From Pindar to Hölderlin*, éd. L. Doležalová, Newcastle-upon-Tyne, 2009, p. 103-162 (p. 138).

⁴³ A.-M. Turcan-Verkerk, « Langue et littérature latines du Moyen Âge », *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études, Section des sciences historiques et philologiques* 141, 2010, p. 128-147 (128-134).

indices de même nature, et exactement de même force. Quant aux allusions référentielles, et au repérage de ces « petits faits vrais » si chers aux historiens, il vaut peut-être la peine de rappeler à leur sujet que – ce dont les littéraires sont peut-être plus conscients – leur invention est précisément ce en quoi consiste le travail de l'écrivain, attentif à produire des « effets de réel ». Sylvain Piron en appelle volontiers au modèle du roman policier pour interpréter les signes qui parsèment la correspondance anonyme. Puis-je lui rappeler *cum grano salis* que, selon les analyses brillantes et malicieuses de Pierre Bayard, les indices soumis à la sagacité du lecteur respectivement par Conan Doyle et par Agatha Christie dans leur roman le plus célèbre peuvent conduire à une solution de l'énigme tout à fait différente de celle que construisent Sherlock Holmes et Hercule Poirot ?⁴⁴ Les quelques lecteurs non médiévistes et sans préjugés à qui j'ai fait lire la traduction française par Sylvain Piron des *Lettres de deux amants* se partagent entre ceux qui y voient avec lui l'expression d'une éthique exigeante de l'amour et ceux, à vrai dire plus nombreux, qui y goûtent des jeux d(e) bel) esprit. En dernière analyse, le choix entre ces deux options à mes yeux également respectables est affaire de conviction plus que de jugement.

Il serait sans doute sensé d'en rester là. Je ne puis cependant manquer d'être embarrassé par la thèse de l'attribution, au nom de raisons qui s'appuient sur le socle, assurément fragile, de la vraisemblance. Si l'accumulation de détails n'est probante ni dans un sens ni dans l'autre, ne convient-il pas d'adopter un point de vue plus global sur la collection ? Dès lors, la question qui se pose aussitôt est celle de l'intention qui aurait présidé au rassemblement et à la conservation d'une correspondance privée, la première du genre depuis celle de Cicéron (à peu près inconnue au XII^e siècle). Les échanges de lettres entre hommes et femmes qu'a laissés le haut moyen âge répondent aussi, fussent-ils authentiques, à une fin édifiante (Boniface), esthétique (Baudri de Bourgueil) ou politique (Hildegarde). Les partisans de l'authenticité des *Epistolae duorum amantium* attribuent avec juste raison à Héloïse la responsabilité de l'entreprise de transcription. L'existence intranquille et itinérante d'Abélard ne le mettait pas en position de compiler et de mettre au net l'ensemble. Mais à quelles exigences une telle démarche répondait-elle ? Faute d'imagination sans doute, je ne suis guère capable que d'en concevoir deux. Ou bien Héloïse, devançant d'un demi-siècle Boncompagno da Signa, a voulu composer – mais à l'intention de qui ? – une *ars amatorii dictaminis* ; cela cadre assez mal, on l'avouera, avec ce que l'on peut savoir de son tempérament et de son action pastorale à la tête du Paraclet⁴⁵. Ou bien - hypothèse plus étrange encore - inspirée par une sorte de bovarysme rétrospectif, elle aura tenu à conserver la trace d'une passion sublime et exemplaire ; mais ce qui fait alors difficulté, c'est que ni elle ni Abélard ni d'ailleurs aucun de leurs contemporains ne savent encore que les événements des années 1115-1117 constituent le lieu d'une passion sublime et exemplaire – on y voit selon les cas un fait divers plutôt sordide, une épreuve sanctifiante, le souvenir amer et délicieux d'une faiblesse morale⁴⁶. Il faut attendre Jean de Meung, et plus encore Pétrarque, pour qu'une lecture selon moi biaisée de la correspondance dite « monastique » finisse par dessiner de la relation entre Abélard et Héloïse l'image qu'en imposera l'historiographie romantique. Prétendre qu'Héloïse déjà ait pu la considérer sous cet angle, c'est lui prêter de bien singulières capacités d'anticipation.

L'autre élément qui nourrit mon scepticisme, c'est mon inaptitude à comprendre la discrétion de Jean de Voivre à propos de ses sources. À peu de chose près contemporain de François Villon, il écrit, lui, en un temps où le couple Abélard – Héloïse est devenu mythique. Dès lors, on a du mal à déterminer le motif qu'il aurait pu avoir de se frustrer lui-même du mérite d'une jolie découverte philologique, tout en dérogeant à ses propres habitudes de copie : dans les autres parties du manuscrit 1452 de Troyes, il est toujours très attentif à mentionner le nom des auteurs dont il transcrit les lettres.

On aura compris qu'au total, je suis plutôt réticent quant à l'attribution à Abélard et à Héloïse des *Epistolae duorum amantium*, sans me sentir pour autant le droit de la rejeter absolument. Je suis bien conscient en effet

⁴⁴ P. Bayard, *Qui a tué Roger Ackroyd ?*, Paris, 1998 ; id., *L'Affaire du chien des Baskerville*, Paris, 2008.

⁴⁵ G. Lobrichon, *Héloïse. L'amour et le savoir*, Paris, 2005, p. 283-317.

⁴⁶ P. Dronke, *Abelard and Heloise in Medieval Testimonies*. The twenty-sixth W.P. Ker Memorial Lecture, Glasgow, 1976 (repr. dans *Intellectuals and Poets in Medieval Europe*, Roma, 1992, p. 247-294).

que cet agnosticisme tient probablement au fait que je peine à comprendre l'enjeu de la querelle, ne voyant pas ce que la thèse « attributive » apporte à notre connaissance des événements ni à la gloire des personnages. En somme, et comme essayait de le montrer cet article, je suis tout aussi d'accord avec Peter von Moos⁴⁷ pour juger que ces lettres sont un bel exercice de rhétorique qu'avec Sylvain Piron pour admettre qu'elles marquent une date dans l'histoire de la sensibilité (ou, comme l'on dit aujourd'hui, des émotions). Cela ne m'autorise pas pour autant à en refuser, avec le premier, l'authenticité, non plus qu'à l'accepter, avec le second.

⁴⁷ P. von Moos, « Die *Epistulae duorum amantium* und die *säkulare Religion der Liebe*. Methodenkritische Vorüberlegungen zu einem einmaligen Werk mittellateinischer Briefliteratur », *Studi Medievali*, 3^a serie, 44, 2003, p. 1-115.